

La Presse

 . La Presse. 1838-11-08.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

Paris, 7 novembre.

La force se mesure au poids qu'on porte ou qu'on tire, aux coups qu'on frappe ou à la résistance qu'on oppose.

Or, le ministère a contre lui :

Les journaux républicains ;

Les journaux légitimistes ;

Les journaux rédigés sous l'influence de M. Thiers ;

Le journal que dirige M. Duvergier de Hauranne ;

Le journal que ne dirige plus, dit-on, M. Mauguin ;

Le journal officiel et officieux de M. Dupin ;

Des apologistes plus dangereux que des ennemis ;

Enfin, deux années de durée, ce qui est une énormité irrémédiable.

De ce qui précède, il faut donc conclure ou que la presse est bien faible, ou que le ministère est bien fort, puisqu'il résiste ainsi à la violence d'attaques sans nombre et au ridicule d'éloges sans mesure.

Après un grand nombre d'amis sincères, rien de plus flatteur qu'un grand nombre d'ennemis impuissants ; sous ce dernier rapport, M. le comte Molé doit être satisfait. La fureur de ses adversaires est un hommage qu'ils lui rendent et une faute qu'ils commettent, car elle ne sert qu'à trahir la faiblesse de leur coalition. Ne pas abattre celui qu'on attaque ainsi est humiliant ; le triomphes seul peut absoudre un tel acharnement.

Epuisée, haletante, la presse, désespérant d'elle-même, n'a plus d'espoir maintenant que dans la tribune ; aussi appelle-t-elle impatientement à son aide la convocation des chambres.

La majorité parlementaire donnera-t-elle la victoire à qui n'a pas su la conquérir ? Nous en doutons. Préférerait-elle le côté du nombre à celui du courage ? Nous ne le croyons pas. Sacrifierait-elle enfin les intérêts généraux à des ambitions personnelles dont le peu de valeur s'est trop fait connaître ? Nous osons répondre : Non.

Si le ministère sait prendre avec fermeté l'initiative des questions dont les journaux le menacent, comme d'autant d'échecs qui l'attendent, loin de lui nuire, la discussion lui profitera, car elle fera rentrer dans leurs véritables termes chacune de ces questions.

L'adresse devra être explicite et précise, afin d'engager tout de suite le débat de personnes et de débayer le terrain parlementaire de toutes les accusations vagues et de toutes les allusions perfides auxquelles l'existence d'un prétendu parti de la cour doit immanquablement servir de prétexte.

Pour réduire ses adversaires au silence sur ce point, le ministère n'aura qu'à les presser de s'expliquer nettement, et qu'à demander à la chambre de se prononcer hautement par un vote significatif. Le vote sera d'autant moins douteux en sa faveur, que le débat aura été plus franchement engagé par le cabinet.

L'adresse ne devra pas craindre de consacrer un de ses premiers paragraphes à la question de la réforme électorale, afin que dès le début de la session, toutes les situations se dessinent, toutes les alliances hétérogènes se révèlent ou se rompent, toutes les opinions s'expriment, toutes les divisions se fassent jour, tous les silences opèrent leur vide. L'opportunité, la nécessité d'une ré-

forme électorale peuvent être victorieusement contestées, tout en reconnaissant cependant que la loi de 1831 ne possède pas encore le caractère de perfection et d'irrévocabilité qui doit distinguer une loi fondamentale. Il ne sera pas difficile de démontrer que l'éducation et la raison publiques n'ont pas fait, depuis huit ans, d'assez notables progrès pour motiver une réforme électorale de quelque importance, et que les avantages qu'on attribue à l'adjonction des capacités, ne seraient assurément pas compensés par l'inconvénient de porter prématurément la main sur une institution d'origine encore si récente. L'autorité des lois s'affaiblit par leur instabilité.

Au surplus, que le ministère pose la question, la chambre électorale l'ajournera ; c'est une responsabilité morale qu'il convient de lui laisser.

De fâcheux débats judiciaires donneront peut-être lieu à de grands discours parlementaires sur la corruption du temps présent. Qu'établiront-ils ? Des faits déjà connus, blâmables et regrettables, assurément, mais dont aucune époque n'a jamais été entièrement pure, et dont, en tout cas, la solidarité ne saurait justement s'étendre jusqu'au ministère.

Ces généralités épuisées, alors resteront à discuter :

L'opportunité et la nécessité de la conversion ;

Les bases constitutives du cadre d'état-major ;

Le chiffre du dégrèvement accordé au sucre colonial ;

Les modifications dans leurs statuts qui seront probablement réclamées par des compagnies de chemins de fer ;

Enfin les questions extérieures relatives à l'Espagne, la Hollande et la Belgique, l'Egypte et la Turquie, le Mexique et Buenos-Ayres.

Mais ces questions ne sont pas de celles dont les rivaux du ministère puissent dire qu'ils les trancheraient plus facilement que lui.

La session n'a donc rien qui doive donner de sérieuses inquiétudes sur l'existence du cabinet ; surtout si, dès l'ouverture, les ministres sent en mesure de déposer sur la tribune de la chambre des députés, le budget et les projets de loi d'intérêt général qui devront occuper les bureaux.

Il a été arrêté aujourd'hui en conseil des ministres que l'ouverture des chambres aurait lieu le 17 décembre ; le *Moniteur* doit publier sous peu de jours l'ordonnance de convocation ; plusieurs ministres, nous assure-t-on, insistent pour qu'elle eût lieu plus tôt encore.

On lit ce soir dans le *Moniteur Parisien*, la note suivante en réponse à une lettre publiée ce matin par M. Léon de Malleville dans plusieurs journaux de l'opposition :

« Le *Constitutionnel* publie ce matin une lettre de M. de Malleville, député de Tarn et Garonne, où il est parlé d'explications que M. le ministre de l'intérieur aurait données sur les causes de la mise à la retraite de M. le comte de Preissac.

« Nous ferons d'abord remarquer qu'il ne s'agit pas ici d'explications, mais d'une conversation particulière que M. de Malleville serait venu chercher. Or, quand on rapporte une conversation particulière, on court toujours le double danger, soit de mal se rappeler les expressions qu'on reproduit, soit, en isolant une phrase pour la citer, de dénaturer même innocemment le sens de la conversation. C'est ce qui est arrivé à M. de

Malleville, tout naturellement préoccupé des regrets que lui cause la retraite d'un préfet à qui il est uni par les liens de la parenté.

« A qui persuadera-t-on, en effet, que M. le ministre de l'intérieur, qui a toujours défendu avec tant de chaleur les intérêts des départements, ait pu bâmer le zèle d'un préfet pour les intérêts du département dont l'administration lui est confiée ?

« Tout le monde sait que le département de la Gironde a été de la part du gouvernement du Roi l'objet de la plus vive et de la plus constante sollicitude ; et le choix du magistrat qui se rend aujourd'hui dans les murs de Bordeaux en est un nouveau et éclatant témoignage.

« Quant aux causes de la mise à la retraite de M. le comte de Preissac, nous n'avons pas à les exposer. Nous dirons seulement qu'il n'y a pas un cabinet, connaissant bien la situation du département de la Gironde, et ayant le sentiment de ses devoirs, qui n'ait proposé au roi les divers changements opérés à Bordeaux. »

Ces dernières lignes sont parfaitement vraies. Depuis un an, le préfet de la Gironde et le procureur-général donnaient à ce département le scandaleux spectacle d'une lutte aussi mesquine que préjudiciable aux intérêts de la population. Leur déplacement était inévitable et réclamé avec instance par l'immense majorité des habitants.

Quant à ce qui concerne personnellement M. de Preissac, que l'opposition exalte aujourd'hui, et qu'elle voudrait présenter comme une victime de son zèle pour les intérêts de la Gironde, il y a un fait que nous nous bornerons à rappeler. C'est que le conseil général, bien que composé en majorité des amis particuliers du préfet, s'est cru obligé de lui recommander, en terminant sa session, d'apporter désormais « plus de zèle et d'attention dans la préparation des travaux qu'il aurait à soumettre au conseil. » Cette recommandation est consignée en termes formels dans le procès-verbal des séances, et nous y renvoyons les journaux qui, sur la foi d'une amitié complaisante, posent l'ex-préfet de la Gironde comme un martyr de sa sollicitude pour les intérêts de ce département.

Voici un exemple de la fixité d'opinion qui règne dans les feuilles opposantes.

Ce soir, le *Messenger* s'occupe de la mission de M. Packenham à Mexico et de l'envoi des forces anglaises dans les eaux du Mexique.

Dans un premier article, il apprécie ainsi ces faits : « C'est une mesure de dignité et de prudence pour un gouvernement d'envoyer des bâtiments pour recevoir à leur bord les nationaux qui ne compteraient plus sur la protection du pays. L'envoi des forces anglaises dans les eaux du Mexique n'a pas d'autre but. Elles sont destinées à protéger les sujets anglais, et ne doivent nullement porter ombrage à la France. »

Dans un second article du même numéro et sur le même fait, le même journal s'exprime ainsi : « Il nous semble que nous devrions revendiquer avec un peu plus de force notre droit d'exiger des réparations qui nous sont dues, sans qu'aucune autre nation, fût-ce l'Angleterre, songe à se mêler de nos affaires. »

Tout le monde ne sait peut-être pas que M. Campuzano de Reichen, qui fait aujourd'hui des pamphlets contre le gouvernement français, et qui invite les démocrates espagnols à étendre par toute l'Europe l'incendie auquel l'Espagne est en proie, a rempli, sous la restauration de Ferdinand VII, et même, si nous ne nous trompons, sous le ministère de M. de Calomarde, les fonctions d'ambassadeur à Vienne, et qu'il était alors un des partisans les plus prononcés du système absolutiste qui pesait sur son pays.

Le *Commerce* enregistre ce matin avec orgueil une lettre datée de Lauzanne, et dans laquelle trois citoyens parfaitement inconnus

FEUILLETON DE LA PRESSE.

A TRAVERS TOITS.

§ I^{er}. En l'air.

Il y avait un mois environ que le jeune Remy Duprat était perché dans un nid de plâtre, situé au cinquième étage d'une maison, qui ne décorait pas la rue des Grès, quartier de la Sorbonne. Ce réduit avait été ennobli du titre de chambre par le père de notre héros qui l'avait découvert en dedans du grenier et destiné à la résidence de son fils. Sans cette intervention paternelle, celui-ci eût trouvé son logis beaucoup trop élevé pour ses jambes et surtout pour son amour-propre de fils de famille.

Cette chambrette était entièrement occupée par un lit, une table, une armoire et trois chaises.

Notre héros utilisait ses heures de loisir à étudier les pays limitrophes de son royaume de six pieds carrés. Après nombreuses explorations topographiques, il s'aperçut que son réduit regardait par derrière une foule de maisons bizarrement groupées selon la forme des cours et l'élévation des toitures. Tous ces édifices, surpris dans un grand laisser-aller d'intérieur, s'abandonnaient à des postures familières, à des allures grotesques rendues moins sensibles par l'uniformité de leurs chapereaux d'ardoises sur lesquels l'œil sublime de Remy glissait en ricanant, comme une pierre sur la glace. Cet œil dominateur explorait ce carrefour aérien, cette peuplade de toitures pour aller s'accrocher à la paroi la plus éloignée qui bornait cet horizon anfractueux. Au sommet de la maison la plus lointaine s'élevait une petite fenêtre, laquelle semblait spécialement chargée de fournir de lumière une chambre commise à son éclairage diurne. Ce devoir elle l'eût fort mal accompli sans sa proximité du ciel ; car trois vases lui dispaient à qui mieux mieux son étroite ouverture. Ces vases, dont l'un s'élevait en sveltes marguerites, et dont les deux autres lançaient des guirlandes de lisérons, payaient cette hospitalité généreuse ; le premier par sa magnificence oisive, et les deux autres en embrassant de leurs gracieux festons le cadre de la fenêtre qui devenait moins anguleux et moins sévère sous cette complaisante bordure.

Quelquefois une tête alerte et vivace se dressait derrière cette végétation aérienne. Puis une main caressait les tiges des marguerites ou les clochettes des lisérons ; de si loin cette main ressemblait à un oiseau sautillant, volant à travers ce jardin de Babylone réduit à son expression la plus simple.

Expliquez-moi pourquoi l'œil de Remy, qui peut s'asseoir au faite de tant de maisons, voltiger à cheval sur ces girouettes ou mieux s'engouffrer dans une foule de fenêtres voisines va précisément donner la préférence, à la plus lointaine de ces ouvertures, par conséquent à la moins indiscrette entre toutes ?

A cette question il n'y a qu'une réponse à faire, la voici : Remy a le

bonheur d'être très jeune et la sottise d'être un peu fou, c'est-à-dire légèrement amoureux.

La chose en est à ce point que moi, son modeste historiographe, je n'oserais jamais, dans l'intérêt de mon héros, vous confier ses extravagances naïves. Je me flatte de connaître mieux que personne l'économie des lieux, puisqu'il ne tiendrait qu'à moi d'en être le créateur, ou tout au moins, architecte. Eh bien ! je certifie qu'à moins de posséder des yeux de lynx ou de jouir d'une troisième vue, il est impossible que le rayon visuel parti de la chambre de Remy ait conservé assez de pénétration pour distinguer autre chose que le plus gros des objets, quand il arrive à la fenêtre préférée. Sans ma toute puissance de romancier, Remy prendrait encore le vase de marguerites pour un bouquet de dahlias et les lisérons pour des campanules. Quant à la figure inconnue qui se montre parfois dans les vides oubliés par ces tiges rameuses, elle ressemble à ces coups de pinceaux qui s'égarent dans les derniers plans des paysages, avec la prétention fort mal justifiée de représenter les comparses dans ces tableaux champêtres. Eh bien ! sur des données aussi vagues, sur un simulacre aussi indéfini, ne voilà-t-il pas que Remy a construit le plus agaçant petit portrait de femme qu'il se puisse. Et l'obséquieux jeune homme voudrait me contraindre de le copier sans la dictée de son imagination pour le livrer à l'admiration du lecteur.

Je refuse formellement une telle complaisance, me croyant le droit d'être moins fou que mon personnage. D'un autre côté, pour ne pas trop le contrarier par mon intervention flagrantique ; je vais l'éloigner de ces lieux. A la vue de cette fenêtre, il gagerait toujours son procès comme Manlius à la vue du Capitole. J'entrevois qu'il me serait difficile d'avoir raison sur ce chapitre : aussi, je m'empresse de passer à un autre.

§ II. Deux nouvelles figures.

Il est plus de quatre heures, et Remy, selon son usage quotidien, vient de faire son entrée peu solennelle dans son restaurant de la Sorbonne. Il est assis au coin d'une petite table ; la figure égayée sur son coude, il regarde devant lui ; et loin de voir l'objet qu'il semble fixer avec tant d'obstination, sa pensée voyage à la jolie fenêtre blanche lui apparaît ; son œil se joue à travers ses lisérons et se balance comme une abeille sur les pétales des marguerites. Cette rêverie lui fait attendre en patience un dîner qui se retarde impatiemment. Tout à coup, au plus asphrissant de sa préoccupation sentimentale, deux mains cavalières se posent familièrement sur ses épaules, et Remy, à demi renversé sous cette pression soudaine, voit à contre-sens une figure suspendue sur sa tête comme l'épée de Damoclès.

— Eh bon jour ! très cher ami ! d'où diable sortons-nous ?

— Et vous ?

— Tu ne me reconnais pas ?

— Non, monsieur.

— C'est égal ; embrassons-nous.

— J'accepte, sous bénéfice d'inventaire.

— Comment, tu aurais oublié Gabriel, l'illustre Gabriel Renaud, surnommé *Talma* pour la manière dont il déclamaient Omasis !

— Mais, au contraire ; oublier un camarade, si taquin qui m'accrochait toujours la préférence dans ses malices !

— Eh ! bien, c'est moi.

— Tu en es sûr. — Comme de moi-même. — Tiens, au fait et moi aussi maintenant que je te regarde sous ton véritable point de vue. Permetts donc que je t'embrasse deux fois ; la première, parce que je te reconnais et la seconde pour ne t'avoir pas reconnu.

Et les deux amis, après une très fraternelle accolade, s'assirent à la même table.

Gabriel, le nouveau venu dans cette historiette, et Remy, sont même chose au fond : la forme seule les sépare. Remy est plus franc dans son allure, plus vrai dans sa manifestation ; il n'a pas eu de devoir marcher plus vite que son âge ; il attend l'expérience comme un fruit sa maturité. La jeunesse qu'il porte en lui, loin de la dissimuler sous le bois-seau, il la fait rayonner dans ses pensées, dans ses discours, dans ses manières.

Ecountons la fin de leur causerie.

— Tu prétends donc, Gabriel, qu'il faut à tout lion surnuméraire, primo...

— Un ami d'un grand style.

— Présent ! Je réponds présent en ton propre et privé nom, car je t'adopte pour mon ami. Qu'il est beau d'avoir un ami pour rire avec vous, pour chanter avec vous, pour pleurer de compagnie, un ami pour se griser et se ruiner ensemble !... Et parlant de la sorte, Remy, que la rencontre d'un camarade avait plus enivré que les deux bouteilles vides qui le regardaient béantes, se balançait sur sa chaise laissant retomber à deux pouces au-dessus de la table un verre qu'il croyait poser avec précaution.

— Bravo ! bravo ! néophyte ; il y a de l'étoffe. Je me charge de ton éducation. Mais tu oublies le point de vue utilitaire de l'amitié. On choisit son ami pour qu'il vous serve de témoin en duel.

— Sans doute ; mais quand on n'a pas de duel ?

— Il est défendu de n'en pas avoir. L'amitié ne peut pas être une si-nécure. Et je donnerai ma démission si dans trois mois tu ne te mets pas en règle.

— Je tâcherai ; mais comment s'y prendre ?

— De mille manières, dont la plus sûre est celle-ci : faire des conquêtes.

— Diable ! Eh ! combien en faut-il ?

— Le maximum est illimité, le minimum s'abaisse jusqu'à deux. Dans ce cas, la première doit être une vertu escarpée et sans bords, l'autre doit procéder, au contraire, d'une nature assez accommodante pour se plier aux us et coutumes de la Chaumière et du Bal Musard. C'est à merveille si elle sait se risquer jusqu'aux extrêmes confins des danses licites.

— Fort bien ! Récapitulons : on a des duels pour mériter et occuper

donnent à la presse indépendante de Paris un brevet de patriotisme.... suisse.

Nous concevons que les trois citoyens de Lauzanne aient cru faire un grand compliment à la presse indépendante de Paris, mais ce que nous ne concevons pas, c'est que celle-ci s'en honore publiquement. Quand on a encouru de pareilles félicitations, il faudrait au moins savoir les garder pour soi.

On écrit de Port-au-Prince (Ile d'Haïti), sous la date du 19 septembre dernier :

La gabarre la *Sarcette*, que commande M. Bélar, lieutenant de vaisseau, a mouillé sur notre rade, le 15 de ce mois, et débarqué immédiatement les agents que le gouvernement d'Haïti avait envoyés en France et qui ont opéré leur retour sur ce bâtiment.

Après avoir, le lendemain de son arrivée, salué de vingt-un coups de canon qui furent aussitôt rendus coup pour coup, M. Bélar se transporta avec son état-major au palais du président, qui les accueillit avec la plus grande bienveillance.

M. Bélar, à qui ses instructions prescrivaient de se rendre, en quittant Haïti, dans la baie de Sacrificios, au fond du golfe du Mexique, n'a pu prendre immédiatement à son bord trois millions que le gouvernement haïtien tient en réserve pour éteindre une partie de sa dette envers la France.

Mais il est probable qu'en revenant en Europe, la *Sarcette* touchera de nouveau au Port-au-Prince, afin d'y recevoir la somme dont il s'agit et de l'apporter à Brest.

Ruy-Blas, le nouveau drame de M. Victor Hugo, va être représenté ce soir au théâtre de la Renaissance. Le monde des lettres et des arts s'en préoccupe vivement depuis quelques jours, comme de toutes les œuvres de l'un des hommes sur lesquels reposent les destinées de la poésie française. Nous ne doutons pas que le public d'élite qui assistera ce soir à cette solennité, n'y apporte la gravité qui sied aux juges intelligents prononçant sur les choses de l'intelligence. Il faut bien songer, du reste, qu'en matière de magistrature littéraire, on ne prévient jamais impunément; et que la poésie méconnue a, comme la vérité, un lendemain qui la console et qui la venge toujours de la veille.

Presse et Correspondance étrangères.

Grande-Bretagne. — Londres, 5 novembre. — Le bruit court aujourd'hui dans la cité qu'il y aura une modification partielle dans le cabinet. On croit que lord John Russell est décidé à s'isoler, momentanément du moins, de la vie publique, par suite du malheur qui vient de le frapper. — Vendredi dernier, à l'ouverture des cours de justice de Dublin, on a vu, avec le plus vif intérêt, le nouveau président, baron Woulfe, monter à son fauteuil, car, depuis des siècles, un catholique n'avait pas rempli ces fonctions. Beaucoup de dames se trouvaient dans les galeries pour assister à cette solennité. Dans la cour de chancellerie, quarante-huit gentlemen ont été nommés juges. Dans ce nombre, il n'y a que sept catholiques romains. — Il n'est pas vrai, comme on l'a dit, que sir James Carnac ait été nommé gouverneur de Bombay. Le bruit court que sir Wilmot-Horton sera le nouveau gouverneur. Aucune nomination n'a encore été faite. Dans l'intérieur du Lancashire, et sur la lisière du Yorkshire, les routes ont été prises par la glace dans les journées de vendredi et samedi dernier.

Espagne. — Madrid, 20 octobre. — Le plus parfait accord règne entre le général Narvaez et l'état-major de la garde nationale. Des explications avaient semblé nécessaires, le général en chef de l'armée de réserve les a données avec franchise; après une entrevue dans laquelle le général a protesté de son dévouement à la reine et à l'ordre public, on s'est quitté dans les meilleurs termes. Les journaux publient à ce sujet de nombreux commentaires. C'est la grande affaire du jour.

Quelques alarmistes prétendent que l'émute n'est qu'ajournée, et qu'une seconde tentative viendra bientôt inquiéter la capitale. La bonne intelligence entre la troupe et la garde nationale, résolues à combiner leurs efforts, répond du maintien de la tranquillité.

Le courrier de Valence n'est pas encore arrivé, de là quelques inquiétudes. Nous sommes sans nouvelles de l'armée; on sait seulement

que le chef carliste Sopelena menaçait d'envahir la Castille à la tête de 6 bataillons et 500 chevaux.

Les négociations des carlistes avec le duc de Frias, relativement à la rançon demandée pour le gendre du président du conseil, touchent à leur terme. Le duc de Frias a réuni et va expédier aux carlistes 10,000 piastres (environ 50,000 fr.), exigés par eux, pour rendre à la liberté le noble voyageur dont ils s'étaient emparés.

Une ordonnance, en date du 28 octobre, contient quelques dispositions qui modifient l'ordonnance relative à la réquisition des chevaux.

On parle de la publication prochaine d'une lettre de Cabrera qui se plaint d'avoir été calomnié, et déclare n'avoir pas fait fusiller 96 sous-officiers christinos pris à Maella.

Bavière. — Munich, 31 octobre. — Le comte de Saint-Priest, envoyé français près la cour danoise, est arrivé à Munich.

Autriche. — Vienne, 29 octobre. — Le gouvernement entamera, dit-on, incessamment des négociations avec les banquiers, ayant pour objet la consolidation de l'ancienne dette. Toutefois, on ne connaîtra les détails de cette affaire qu'après l'arrivée de M. le baron Salomon de Rothschild, qui est attendu dans le courant de la semaine.

Nouvelles et faits divers.

Hier, le roi et la famille royale sont arrivés à midi aux Tuileries. Aujourd'hui, M. le maréchal Gérard a eu l'honneur d'être reçu par le roi.

A deux heures et demie, le roi a présidé le conseil des ministres.

Sur la demande de M. Roume de la Valette, capitaine au corps royal d'état-major, membre du conseil-général de la Haute-Loire, LL. AA. RR. M. le duc et Mme la duchesse d'Orléans ont accordé un secours de 150 fr. à la commune de la Voûte-Chilhac (Haute-Loire), pour aider aux réparations de son église.

Sur la demande de M. le curé de Ferrussac, canton de Pinols, arrondissement de Brioude (Haute-Loire), S. M. la reine a accordé un secours de 100 fr. pour l'église de cette commune.

M. Milne-Edwards a été nommé hier membre de l'Institut, Académie des sciences.

La rentrée des collèges a donné lieu cette année à une remarque satisfaisante; elle a été plus abondante et s'est opérée plus promptement que les années précédentes. Dans un grand nombre de collèges des départements, le nombre des élèves s'est accru.

Avant-hier, Ahmet-Fethi-Pacha, ambassadeur de la Sublime-Porte a assisté à l'ouverture de l'Ecole de médecine.

M. Blanqui a été nommé hier à l'Académie des sciences morales et politiques, d'un mémoire de Bonaparte sur la *Culture du mûrier en Corse*. Le climat de l'île est un des plus favorables qu'il soit possible de trouver pour élever des vers à soie, et cette nouvelle branche de l'industrie agricole peut devenir, dit l'auteur du mémoire, un objet majeur, soit pour l'établissement de manufactures, soit par la vente assurée des soies à l'exportation. Ici le jeune Bonaparte rappelle l'essai malheureux tenté par un intendant qui, après avoir créé à grands frais quatre pépinières de mûriers, vit périr tous les plans qui en sortirent, par l'incurie des propriétaires, à qui on les délivrait gratis. Toutefois, il pensait que le département devait faire de nouveaux efforts pour propager la culture du mûrier, en prenant mieux ses mesures que ne l'avait fait la précédente administration.

M. Blanquet de Rouville, évêque de Numidie, suffragant de M. le cardinal de Latil, chanoine de Saint-Denis, est mort à Reims à la suite d'une longue maladie.

Mme la marquise d'Aux, née de Lally-Tollendal, vient de mourir à Paris.

Le conseil municipal de Lisbourg a décidé que la bibliothèque de cette ville serait ouverte le soir, à dater du 15 novembre.

Les deux marchés aux grains qui se sont tenus le 3 et le 4 de ce mois à Pamiers, ont présenté une baisse sensible sur les prix du froment et du seigle.

L'un des trois bateaux à vapeur de l'entreprise Conti, qui fait depuis plusieurs mois le service du Pecq à Compiègne, est arrivé le 5 novembre à Soissons. Cette nouvelle voie de communication a donné lieu à une fête dans la ville.

L'ordre des avocats à la cour royale de Paris doit procéder, mardi prochain, 13, à la nomination d'un membre du conseil, en remplacement de M. Archambault, décédé.

Le président des Etats-Unis a nommé M. Frédéric Bousquet consul à Cette, et M. Nathan-Halevy consul à Nantes.

L'éruption de l'Etna continue toujours. Elle est accompagnée de violentes secousses de tremblement de terre; dans la nuit du 29 au 30 septembre, elles ont été si fortes, que les habitants de plusieurs villages, surtout à l'ouest du volcan, ont abandonné leurs maisons. Le 29 septembre dans la soirée, vers dix heures du soir, une secousse ondulatoire porta l'épouvante dans Messine; elle n'occasionna cependant aucun dommage. Suivant les nouvelles les plus récentes du 9 octobre, l'éruption devenait chaque jour plus violente, sans cependant exciter aucune inquiétude, les torrents de lave continuant à prendre la direction de la vallée inculte dite *del Bue*.

La compagnie du chemin de fer de Londres à Birmingham a acheté deux des quatre voitures qui restaient encore sur la route de Birmingham, et les a supprimées. Elle s'occupe, en ce moment, de traiter de l'achat des deux dernières voitures qui desservent encore cette route, pour les supprimer également.

Un de nos correspondants nous annonce qu'il y a en ce moment à Hampstead un israélite nommé Salomons qui a 110 ans. Il était autrefois bijoutier à Wa'ford.

Dimanche dernier, le pasteur de la Congrégation des Méthodistes primitifs de Downington, prêchait avec feu et gesticaillait de toutes les façons pour émouvoir son auditoire, puis il ôta son habit, puis son gilet; ensuite, unissant le geste à la parole, il saisit le chandelier à branches qui était près de lui et le jeta au milieu de ses auditeurs. Il n'est résulté aucun accident de cette inadvertence.

Quelques moments avant la représentation de samedi dernier à Drury-Lane, une querelle est survenue entre l'écuyer Ducrow et Van Amburgh; ce dernier avait, dit-on, été violemment frappé par M. Ducrow. Lorsque Van Amburgh a paru sur la scène, il avait la figure ensanglantée; ses exercices avec les lions et les tigres ont été très abrégés à cause de son hémorrhagie; il n'a pas mis, comme il le fait habituellement, sa tête dans la gueule du lion. Après la pièce, cet artiste était dans une exaspération extrême, et voulait entrer de force dans la loge de M. Ducrow; il a quitté le théâtre, déclarant hautement qu'il ne s'en tiendrait pas là. On ignore la cause de cette altercation.

M. Van-Hamburgh n'est pas comme on le croit, le propriétaire des bêtes féroces qui paraissent au théâtre de Drury-Lane. Elles appartiennent à un individu nommé Titus. Ce dernier ne donne à Van-Hamburgh que 5 liv. st. par semaine pour tous les risques qu'il court chaque jour d'être mis en pièces par des lions, des tigres et des léopards. Van-Hamburgh porte des sandales armées au talon et à la pointe du pied d'épées très piquants dont il se sert pour réduire ses féroces compagnons; sa tête est frottée d'un onguent dont ces animaux paraissent très friands, ainsi qu'on peut le voir par la manière dont ils le lèchent, ce que les spectateurs prennent pour des marques d'affection. Le directeur ne donne à manger aux animaux qu'après la représentation. Ils sont tenus dans l'obscurité pendant toute la journée, et il est extraordinaire qu'ils ne soient pas ahuris quand on les expose subitement à la lumière de la rampe. Van-Hamburgh se plaint de l'un de ses tigres qu'il ne peut pas parvenir à apprivoiser; il a été blessé grièvement à la jambe il y a quelque temps par cet animal indocile.

L'épidémie qui s'était déclarée dans les communes de Châtres et de Saint-Mesmin (Aube), a cessé entièrement.

Sa Majesté la reine des Français vient de faire prendre cent exemplaires de l'ouvrage que M. Puyot vient de traduire et intitulé : *VIE ANECDOTIQUE DE VICTORIA, REINE D'ANGLETERRE, SUIVIE DU DEVELOPPEMENT DES FACULTES INTELLECTUELLES*. PAR WATTS, TEXTE ACCENTUE ET TRADUCTION EN DEUX COLONNES.

Le *Messenger* du 6 de ce mois annonce qu'il a été admis 270 élèves à l'école polytechnique; que dans ce nombre se trouve, sous le numéro 114, M. Maximilien-Charles Bernard, fils de M. le ministre de la guerre, et que l'école militaire de Saint-Cyr reçoit cette année 165 élèves, au nombre desquels est porté, sous le numéro 162, un autre parent de M. le ministre de la guerre. Il n'a point été admis 270 élèves à l'école polytechnique, il n'en a été reçu que 150. Le fils de M. le général Bernard a subi toutes les épreuves du concours, et a été classé sous le numéro 114, sur 155 admissibles. Les personnes qui connaissent les règles qui sont suivies par le jury d'examen et d'admission savent s'il est possible que la faveur ait part au classement des élèves.

Quant à M. Debernard-de-Seigneurens, admis à l'école de Saint-Cyr, avec le n. 162, il est entièrement étranger à la famille de M. le général Bernard, ministre de la guerre; excepté son fils, M. le général Bernard, ministre de la guerre, n'a aucun parent qui porte son nom.

son ami; des maîtresses pour avoir des duels; mais comment acquiescer les maîtresses?

— Je te l'apprendrai demain car je suis en retard d'une heure.

Et puis en se penchant sur Remy dont il enlaça le cou sous prétexte de lui parler bas; il lui dit à l'oreille, de manière à être entendu de toute la salle: j'avais un rendez-vous pour six heures. Adieu.

Là-dessus il prit son bryant essor en chantonnant à mi-voix! *plus blanche que la blanche hermine...* Or pour accompagner une floriture de sa romance il se permit un geste qui alla heurter le coude d'un voisin, et força ce dernier à se donner lui-même un coup de poing sur son propre front.

L'individu qui se rudoyait ainsi, pour des circonstances indépendantes de sa volonté, était un convive taciturne occupant seul une petite table.

Au premier aspect on ne voyait que du poil sur le visage de cet homme. L'œil en se dirigeant sur sa figure s'accrochait à des aspérités rameneuses formées par des touffes fauves qui en gardaient toutes les avenues. Au dessus des yeux deux crocs ayant commune racine s'élevaient en sens contraire, sans trop se conformer à la courbe de l'arc double qui sert de base au front: cette rencontre inopinée formait les sourcils de notre modèle. Cette végétation velue arrivait sans solution de continuité, mais avec des plans moins obscurs, jusqu'à deux crocs pareils qui, en reproduisant la même figure que ci-dessus, représentaient les moustaches; le tout se liait à une lisière épaisse de favoris qui se rattachaient à des cheveux abondants et ras comme les crius d'une vergette. Dans les clartés oubliées par l'envahissement de cette forêt, s'étaient logés, à l'étroit, des yeux dardant des rayons rapides, et une bouche mince, cachée sous un fourré de poils comme un précipice sous des broussailles.

Le propriétaire de tous ces agréments était un capitaine en semestre appelé M. Taillandier, nom assez significatif qu'il eût gagné par droit de conquête s'il ne l'eût porté par droit de naissance.

Contrarié du mouvement de Gabriel dont il subissait le contre coup, ses yeux pétillèrent, et du milieu de cette figure hirsute s'échappa un grognement qui fit explosion dans cette parole: Le malotru! au diable le butor!

Gabriel était déjà loin, mais Remy entendit la plainte insolente. Alors le bon jeune homme se faisant un courage accessible aux conseils de la nécessité, s'approcha d'un air délibéré du militaire, et lui dit avec un accent qu'il voulut rendre martial:

— De qui parlez-vous, capitaine?

— De vous même, monsieur, reprit celui-ci visiblement impatienté.

— Ah! c'est bien différent, je croyais qu'il était question de mon ami. Dès lors que la chose me regarde, je n'y mets plus le même intérêt.

Et lorsqu'il fut dans la rue et hors de portée, il s'écria de façon à ne pas être entendu: Vous avez sagement fait, capitaine, en vous excusant de la sorte; sinon les affaires auraient pris une autre tournure. Je me ris de vos grands airs comme de vos moustaches.

Puis tout fier de cette bravade gratuite, Remy rentra chez lui la tête haute, et l'âme ravie de cette tentative de duel non suivie d'effet.

Cette soirée combla le bonheur de notre héros. La gente figure qu'il attribuait à la dame de ses pensées se montra plus long-temps à travers les intervalles de la verdure lointaine. Plus long-temps sa jolie main, la providence de ces fleurs, promena l'arrosoir sur leurs fraîches tiges, et adressa plus complaisamment leurs divagations effluvescentes. Un instant, une apparition soudaine déconcerta l'extase amoureuse de Remy, il crut voir la figure hérissée du capitaine posant Méphistophélès à côté d'une femme penchée sur l'accoudoir d'une fenêtre. Cette vision avait pris pour théâtre une maison assez rapprochée de celle du jeune homme, et un étage plus bas que celui où s'épanouissait la fenêtre fleurie. Mais les yeux et le cœur de Remy avaient à faire plus loin, c'est pourquoi il ne prit aucune garde à ce tableau d'intérieur. Il se livrait à une éloquence de signe très expansive; il relevait ses cheveux et regardait le ciel; il poussait des soupirs et contenait les bonds tumultueux de sa poitrine. Il s'aventura, l'audacieux, jusqu'à expédier une collection de baisers sur les ailes de je ne sais quel vent. Cet envoi fut accueilli avec intrépidité: la belle inconnue garda son poste; Remy triomphait. Ce dialogue mimique s'accroissait de plus en plus quand l'obscurité vint jeter son rideau sur cette scène, et cette déclaration d'amour eut le sort d'une dépêche télégraphique: elle fut interrompue par la nuit.

§ III. Le messager quadrupède.

Notre héros s'était endormi le plus heureux des Français, et il se réveilla le plus infortuné des Européens. Et cela, parce que Remy, après son dîner, n'avait pas soupçonné la grande question qui préoccupait Remy à jeun. Il s'agit de découvrir l'itinéraire à suivre pour arriver à la chambre. Un oiseau ou un acrobate auraient seuls pu s'improviser un chemin à travers toits; mais Remy n'avait pas le bonheur d'être le premier, ni le malheur d'être le second. Il étudia nuit et jour la carte de Paris; il compta, recompta les maisons, traça des plans, dressa des alidades, chercha des points de mire, fit des calculs, des supputations, des équations, des inductions, des conjectures. Algèbre et logique, rien ne prévalut. L.X, cet inconnu qu'il poursuivait, ne desserra pas sa croix mystérieuse. Remy se creusa la tête par des opérations transcendantes qui, dirigées vers un autre but, auraient pu faire découvrir un nouveau monde; mais il ne découvrit dans ses calculs qu'une migraine irréprochable.

Il erra dans toutes les rues voisines; démarches vaines. A quel étage appartenait la féauté? A quelle maison appartenait l'étage? La maison regardait-elle une rue ou une cour? et encore quelle rue et quelle cour? c'était autant de problèmes insolubles que se posa une semaine durant le désorienté Remy.

Quel parti prendre? disait-il à part lui. Questionner tous les concierges du quartier? Mais quel nom et quel signalement donner? Qui connaîtrait une personne ainsi désignée: la dame aux trois visages sur la fe-

nêtre; car voilà au juste tout ce que j'en sais; et puis, dussent mes misérables questions obtenir une réponse, est-il généreux de compromettre par son étourderie une femme qui vous aime? Non! non! jamais!

Un jour une lueur d'espoir illumina la tête de Remy; le pauvre naufragé s'était accroché à une planche de salut, bien frêle à la vérité, puisque c'était un simple chat.

Ce chat était un soyeux angora, un élégant de l'espèce qui passait les trois quarts de sa vie à ronfler au soleil, à lustrer son poil ou à aiguiser ses ongles oisifs.

Remy ne connaissait pas ce chat particulièrement; mais il le connaissait de vue. Or, un soir, il aperçut le grippe-minaud promenant son échine mignarde sous les mains de sa bien-aimée. Un immense voile se déchira devant les yeux de Remy, il fit un saut jusqu'au plafond, et improvisa immédiatement un traité *ex professo* sur la théorie des messagers.

Le messager, dit-il, doit être en rapport avec le sol qu'il foule, le chameau patient, sobre, infatigable, parcourt les déserts sans fin de l'Orient. Le mulet s'accroche de tout le mordant de son sabot au sentier escarpé de la montagne; la renne court sur la glace et le cheval dans les plaines. Tous ces lieux communs de transport ont été trouvés par les nations qui avaient besoin de communiquer entr'elles.

Plus tard, l'activité dans les relations enfanta des prodiges. Tite-Live raconte que Cécina employait des hirondelles pour porter ses messages. Au théâtre de Rome les patriciens se faisaient accompagner de pigeons, et quand ils voulaient mander un ordre à leurs esclaves, ils l'attachaient au cou de ces oiseaux, lesquels étaient dressés à rapporter la réponse à leurs maîtres. Le chat n'a pas encore été exploité, on nous devra cette innovation.

Le difficile était d'affrander le quadrupède, mais que ne peut un cœur bien épris! Remy parvint à l'emprisonner traitreusement dans une armoire, et il écrivit à la hâte un billet, toujours le même billet qu'il écrivait depuis des siècles.

Le chat protestait par ses cris contre cette détention arbitraire.

Le billet touchait à sa fin, Remy se garda bien d'y apposer sa signature, n'accordant pas assez de créance à son messager. Il se contenta, dans un *post-scriptum* de requérir le nom et la demeure de sa bien-aimée, le tout indiqué dans une réponse que celle-ci daignerait adresser à M. R., poste restante.

Cela fait, il délivra le captif qui grondait, criait et jurait à outrance; il lui attacha au cou la missive impatiente, non sans avoir été payé de quelques égratignures. Le chat s'élança tout effarouché en miaulant sur le diapason le plus piteux. Embarrassé dans son collier insolite, il bondissait de rage, se heurtait contre les cheminées: ce spectacle attendrit quelques bonnes du voisinage.

Mais Remy, en sa qualité d'auteur de la pièce, jugea prudent de rester dans la coulisse, c'est-à-dire de fermer sa fenêtre, s'en remettant pour le reste à la garde de Dieu, et conduite du compère *Mitis*.

FREDERIC THOMAS.

Les observations que renferme l'article du *Messageur* sur le nombre des élèves admis cette année à l'école militaire de Saint-Cyr ne sont pas mieux fondées, en effet, les allocations budgétaires pour 1839 ont été fixées à 500 le nombre total des élèves à entretenir; il en restait à l'école 141, il y a donc lieu d'en admettre 139 pour compléter l'effectif fixé. Mais, comme trois candidats se trouvaient avoir concouru simultanément et avec succès pour les deux écoles, et qu'ils optaient pour l'école Polytechnique, il a fallu les déduire. D'un autre côté, on a dû prévoir le cas, ce qui a lieu chaque année, de la renonciation de quelques élèves à leur admission dans l'école : ces motifs ont fait admettre la totalité des élèves (163) reconnus et déclarés admissibles par le jury. Parmi ces admissibles, on compte 14 sous-officiers et soldats des divers corps de l'armée. Le *Messageur* affecte de s'effrayer du nombre de 163 élèves admis cette année à l'école de Saint-Cyr. Ce nombre ne s'éloigne point de celui des années précédentes; ainsi, on a admis 150 élèves en 1836 et 170 en 1837. Enfin, ce journal met en doute la capacité des élèves admis en 1838. Le *Messageur* aurait dû s'en rapporter sur ce point au jury d'admission, composé d'hommes connus par leurs lumières et leur expérience, et qui n'auraient assurément pas désigné pour être admis dans l'établissement, ainsi que l'annonce le journaliste, des jeunes gens qui ne possèdent point les premières notions de mathématiques, d'histoire, de géographie et de littérature.

Actes officiels.

INTÉRIEUR. — M. Sevin-Moreau, député, est nommé maire de la ville d'Orléans.

Par ordonnance royale du 2 novembre, insérée ce matin au *Moniteur*, M. Leroy (Ferdinand), maître des requêtes au conseil d'État, est nommé secrétaire-général de la préfecture du Nord, en remplacement de M. Ducos.

M. Mathet, membre du conseil-général de la Dordogne, est nommé membre du conseil de préfecture du même département, en remplacement de M. Gaultier-Laguionie, appelé à la sous-préfecture de Ribérac.

M. Bouillé fils, attaché au ministère de l'intérieur, est nommé membre du conseil de préfecture de la Haute-Saône, en remplacement de M. Lange de Ferrière admis à faire valoir ses droits à la retraite.

M. Heulhard de Montigny, ancien conseiller de préfecture de la Haute-Garonne, est nommé membre du conseil de préfecture de l'Allier, en remplacement de M. Petit, appelé à la sous-préfecture de Clamecy.

M. Barré, membre du conseil-général de la Sarthe, est nommé membre du conseil de préfecture du même département, en remplacement de M. Leret d'Aubigny fils, appelé à la sous-préfecture de Saint-Lais.

M. Boby de la Chapelle fils, avocat, est nommé membre du conseil de préfecture du département du Finistère, en remplacement de M. Dubosq, appelé à faire valoir ses droits à la retraite.

M. Gamon (Léon), ancien secrétaire à la préfecture de l'Ardèche, est nommé membre du conseil de préfecture du Cantal, en remplacement de M. Besse fils.

M. Charreyron fils, avocat, est nommé membre du conseil de préfecture de la Corrèze, en remplacement de M. Bedoch fils.

M. Fortoul, ancien maire de Digne, est nommé membre du conseil de préfecture des Basses-Alpes, en remplacement de M. Coite père, appelé à la sous-préfecture de Barcelonnette.

M. Delmas, avocat, est nommé membre du conseil de préfecture des Hautes-Alpes, en remplacement de M. Esmejaud, appelé à la sous-préfecture de Briançon.

Par ordonnance royale du 3 novembre, également insérée au *Moniteur*, M. Goulth de St-Germain, sous-préfet de Romorantin, est nommé sous-préfet de l'arrondissement de Bernay, en remplacement de M. Niel, appelé à d'autres fonctions.

M. Bessio, sous-préfet de Béziers, est nommé sous-préfet de l'arrondissement de Mortagne, en remplacement de M. Chartier-Desrieux, appelé à la sous-préfecture de St-Pol.

M. de Vergeron, avocat à la cour royale de Paris, est nommé membre du conseil de préfecture de la Somme, en remplacement de M. Radiguet, admis à faire valoir ses droits à la retraite.

VARIÉTÉS.

DE L'INFLUENCE DE LA MUSIQUE SUR L'ÉTAT SOCIAL.

LA MUSIQUE APPRISE SANS MAÎTRE.

Par M. Ed. JUE (1).

La poésie est née avec la première langue des hommes. Après le geste, c'est l'onomatopée qui a dû fournir le langage primitif, et c'est ce qui fait que quelques mots, comme celui de *sae*, par exemple, se retrouvent dans toutes les langues avec la même signification. La langue des premiers hommes dut être par conséquent fortement accentuée, et comme ils ne pouvaient procéder que par assimilation en employant la comparaison des objets extérieurs et palpables pour exprimer leurs sentiments, cette langue devait être vivement figurée, remplie de tropes et posséder un caractère de franchise et de naïveté qui se perdit bientôt lorsque l'intérêt vint diviser les hommes.

Les premières voix, qui n'étaient que des cris inarticulés, furent bientôt modifiées par les passions qui produisirent les premiers sons ou articulations. En arrachant du cœur de l'homme ces articulations, les passions les exprimèrent selon leur différente nature et leur imprimèrent des inflexions plus ou moins aiguës; d'où naquit la cadence, puis le rythme; et les premiers discours des hommes n'étaient que l'expression de leurs besoins et surtout de leurs sentiments et de leurs passions, cette expression faisait parler tous leurs organes et paraît la voix de tout son éclat. La parole devait être alors aussi simple que sublime, et nous voyons par le plus antique monument littéraire, par la Bible, écrite dans une langue déjà formée, c'est-à-dire dénuée de pureté primitive, quelle pureté et quelle mâle et naïve beauté possédait alors la parole.

La première langue étant nécessairement rythmée, les hommes chanteront en même temps qu'ils parleront, et la musique eut aussi une origine commune avec la langue et la poésie.

Si les passions donnaient naissance à la poésie et à la musique, si elles en firent le langage primitif, la douleur devait bientôt les perfectionner, du jour où l'on commença de haïr et de craindre, du jour où la déception fit naître les misères humaines, du jour où l'on put s'alarmer pour l'objet aimé, du jour enfin où on le perdit, où il fut infidèle.

De ce jour naquit l'art, l'art, fils de la douleur : c'est le regret d'une absence qui fit tracer le premier dessin; c'est la perte de sa compagne qui inspira à Orphée les accents enchaînés qui lui permirent de descendre jusqu'aux enfers pour y chercher Eurydice.

Les hommes comprirent bientôt combien, à défaut d'autre moyen de transmission, la musique et la poésie seraient utiles. L'histoire et les lois ne furent pas autrement conservées et répandues, et ceci est une loi de l'humanité tellement générale que tous les peuples n'ont eu pour premiers historiens que leurs premiers musiciens, leurs premiers poètes; nous le voyons par ce qui nous reste des prophètes, des psalmistes, des rapsodes, des bardes, des soaldes, des minnaenger, des troubadours, des ménestrels, etc., dont les chants forment, avec les monuments échappés aux ravages des temps, les seules sources où nous étudions l'histoire. Tous allaient de par le monde, chantant aux peuples les exploits des héros, les préceptes des sages, les animant au courage et à la liberté. La musique était employée à servir les desseins des plus profonds politiques, des plus grands législateurs; les peuples étant neufs et fortement impressionnables, on frappait leur imagination par une mélodie qui saisissait leurs sens et les entraînait; c'est au son de la lyre que Solon parvint à faire révoquer le décret qui condamnait à mort l'orateur qui oserait proposer la conquête de l'île de Salamine; c'est de la musique que se servit Terpandre pour apaiser les divisions qui déchiraient le sein de Lacédémone; c'est elle encore que les législateurs des Arcadiens employèrent à rendre ce peuple doux et généreux, de féroce et barbare qu'il était d'abord. Enfin elle fut l'objet constant des sérieuses études des philosophes et des grammairiens; Ormés prétendait qu'elle formait la

connaissance et l'ordre de toutes choses; Quintilien la définissait l'art du beau dans les gestes et dans la parole; Pythagore et Platon enseignaient que tout est musique dans l'univers. Les Grecs firent de rapides progrès en musique et la portèrent bientôt à l'état de science. Ils l'appliquaient à tout, non seulement à la poésie, mais encore à la danse, au geste, à toutes les sciences, à presque tous les arts, et il n'est pas jusqu'à l'astronomie et à la psychologie qu'ils ne voulassent soumettre aux lois de l'harmonie. Ils en faisaient un tel usage que les orateurs se servaient ordinairement d'un joueur de flûte pour soutenir leur voix, et les historiens romains nous entretiennent de celui que l'un des Gracques employait lorsqu'il haranguait le peuple en sa qualité de tribun.

La musique formait une des conditions essentielles, ou plutôt la base fondamentale de l'éducation. Elle avait le pas sur la philosophie, et le citoyen apprenait pour ainsi dire à chanter avant de raisonner; car on avait facilement reconnu qu'il fallait former le cœur avant la raison, et qu'on ne le pourrait faire mieux qu'au moyen de la musique qui élève le sentiment, inspire le calme, apaise les passions violentes en même temps qu'elle entretient l'esprit d'ordre et d'urbanité. On l'enseignait dans les gymnases, elle animait les troupes aux combats; elle récréait le peuple au théâtre, elle égayait les festins; elle prêtait ses charmes aux hymnes de louanges dont retentissaient les temples en l'honneur des dieux; elle immortalisait les belles actions, elle gravait dans la mémoire des hommes les annales de l'histoire, la relation des grands événements. D'abord on ne chanta à table que des *peans*, ou louanges des dieux. Les convives chantaient chacun à son tour, buvant à la même coupe et se passant une branche de myrte de main en main, puis ils mêlèrent à ces chants d'autres chants plus profanes qu'ils nommaient *scotie*; chaque profession eut les siennes; celles des bergers, des moissonneurs, des vendangeurs, des amans, des nourrices, furent la *bucolisme*, la *lytérse*, l'*épléne*, le *nomion*, le *catabaulisme*; on chantait l'hymène et l'*épitallame* aux circonstances joyeuses, l'*iatem* et le *linos* (le *maneros* des Égyptiens) aux occasions tristes; Bacchus eut pour lui le *dithyrambe*, Cérès les *siècles*, Apollon la *philélée*, Diane les *upings*, la Victoire l'*épinicion*.

On appelait *Gymnopédie* l'air ou *nome* sur lesquels les jeunes filles de Lacédémone dansaient nues. Les Grecs avaient le goût et la science de l'harmonie tellement innés qu'ils avaient affecté spécialement des rythmes à chaque genre de poésie; ainsi les vers iambiques étaient employés par les satyriques, et le trochée servait pour les chœurs de vieillards. La musique avait pour les anciens l'importance de la langue, à tel point qu'ils avaient soumis le mode d'intonation à des variations qui différaient presque selon les peuples; en sorte que chaque climat, chaque nation, avaient pour ainsi dire leur musique particulière qui formait partie intégrante de sa nationalité. On distinguait le mode, par exemple : *dorien*, le mode *phrygien*, le mode *hypodorien*, le mode *hypophrygien* ou *bâlard*, parce que la finale étant en *si*, sa quinte était faussée; les modes *myxolydiens*, grave et aigu, etc. Cependant on convint, pour éviter les nombreux inconvénients qui résultaient de la multiplicité des modes, d'en plus compter que treize principaux, et quinze, selon Alypius. Chacun d'eux avait ses propriétés particulières : l'un inspirait le courage, l'autre la grandeur d'âme, celui-ci la volupté, celui-là la mélancolie; Platon avait exclu le mode, parce qu'il inspirait la mollesse. Le premier instrument de musique régulier dont se servirent les Grecs fut le tétacorde ou lyre, composé de quatre cordes; on en ajouta bientôt trois autres. Pythagore, selon les uns, Lycaonde de Samos, selon les autres, portèrent ensuite le nombre de ces cordes à huit, ce qui fit donner à l'instrument le nom d'octacorde, étant composé de deux tétacordes; c'était le système considéré comme le plus parfait pour le genre diatonique, car l'octacorde renfermait toutes les consonnances, c'est-à-dire la quarte et la quinte; et c'est ce qui faisait contenir par les philosophes la théorie de la musique dans les bornes d'un octave, soit de deux tétacordes. Dans la suite on employa jusqu'à cinq tétacordes à la fois : c'était, selon Aristonine, disciple d'Aristote et chef de la secte des aristoniens, le grand système musical des Grecs.

Cependant on voit par ce qui est rapporté d'Anacréon, que de bonne heure on employa un plus grand nombre de cordes que celui déterminé plus tard par les lois de l'harmonie. L'auteur des odes se servait en effet du *magadis*, composé de vingt cordes, et Epigonier d'Ambracie, le premier qui imagina de pincer les cordes au lieu de les agiter avec un archet, donna son nom à une cythère de quarante cordes, mais qui se réduisait à vingt, parce que chacune d'elles était accompagnée de son octave, ce qui en doublait le nombre. La *monocorde* était une règle à deux chevalets sur lesquels était tendue une corde; en faisant courir un troisième chevalet sur cette corde on obtenait l'octave et ses divers tons, ce qui servait à trouver les rapports des intervalles et toutes les divisions du canon harmonique. Pour déterminer les sons, les Pythagoriciens s'en rapportaient à la précision du calcul, et les Aristoniciens uniquement à l'oreille. La flûte, dont l'invention est attribuée à Mercure, et qui fut perfectionnée par *Diodore*, qui y ajouta des trous, servait à accompagner la voix et à animer les soldats à la marche; le nom qui lui était propre se nommait *apothétus*. Les Grecs se servaient, pour noter la musique, des caractères de leur alphabet; c'était le moyen le plus simple, et comme ils n'employaient que seize sons dans leur plus grand système musical, qui n'excédait pas l'étendue de deux octaves pour un même mode, il semblerait que les lettres de leur alphabet devaient leur suffire; mais le besoin de déterminer chaque mode et chaque genre, et de distinguer les notes affectées à la voix ou aux instruments, les fit se perdre dans une multitude de signes qui finirent par rendre l'étude de la musique d'une difficulté extrême. Burette comptait que les anciens n'avaient pas moins de seize cent-vingt notes; mais l'abbé Barthélemy en réduit le nombre à 990, dont 495 pour la voix et 495 pour l'instrument; c'était déjà beaucoup trop, même pour la mémoire des commençans qui devaient en être surchargés.

Les Romains suivirent le système musical des Grecs, excepté que pour les notes Boèce leur fit prendre leur propre alphabet, et le réduisit à quinze seulement. La musique demeura dans cet état jusqu'à l'invasion des barbares, qui nivellèrent tout dans un même néant, et elle se réfugia enfin dans l'asile que la Providence avait assigné d'avance pour la conservation de tous les souvenirs, de toutes les œuvres d'art et de science, de morale et d'intelligence, dans le sein de la chrétienté, où les fidèles l'employèrent, en la transformant peu à peu en plain-chant, à louer le Seigneur dans ces cantiques admirables dont le rythme simple et naïf inspire, même aux plus incultes, tant de recueillement et de ferveur. Le pape Grégoire réduisit encore les quinze lettres de Boèce à sept. En 1024, le bénédictin Guy d'Arezzo leur substitua des points placés sur les lignes d'une portée pour déterminer la hauteur des notes, et enfin, en 1350, un chanoine de Paris, Jean de Muris, apporta à ce système un nouveau perfectionnement, en inventant les diverses figures des notes, appelées rondes et blanches, pour en déterminer l'étendue et la durée. Jusqu'à nos jours, cette partie de la science harmonique a subi peu de modifications, et elle constitue encore la plus grande difficulté éprouvée par les commençans pour arriver à la connaissance de la musique. Bien des efforts ont été tentés pour en modifier le système, mais tous ces efforts ont été vains, et nous ne sommes guère plus avancés avec nos rondes, nos blanches, nos noires, nos simples, doubles, triples et quadruples croches, nos soupirs, nos silences, nos clés, nos dièses, nos bémols, nos bécarrés, etc., etc., que les Grecs avec leurs 990 notes diverses. Dans le siècle dernier, Sauveur avait présenté un système nouveau qui consistait dans l'invention d'un instrument, aussi simple qu'ingénieux, qu'il appelait échomètre, et qui, au moyen d'un pédale simple, fixée sur une mesure connue, aurait déterminé précisément la durée des mesures et des temps. Cette innovation n'eut pas de succès, non plus que celle de Rousseau, qui avait proposé d'employer les chiffres, et dont l'éloquence serait peut-être parvenue à faire la fortune de son système, si l'illustre Rameau ne lui en avait clairement montré le côté essentiellement défectueux.

Chez les Hébreux, la musique avait revêtu un caractère sévère et exclusivement religieux. Les Juifs ne connaissent que les cantiques et les psaumes, et comme il ne nous reste d'eux aucun vestige de chansons et de représentations dramatiques, il paraît qu'ils les ignoraient complètement. Le célèbre rabbin Eibeschutz, qui vivait il y a un siècle environ, croyait même voir une défense aux Israélites d'assister aux spectacles dramatiques dans ce passage du 1^{er} verset du 1^{er} psaume, mot à mot :

Bienheureux est l'homme qui ne s'assied point au banc des moqueurs ou blasphemateurs. Toutefois cette assertion est contestée, car il était naturel que les rabbins comme les prêtres, n'aimassent point le théâtre; mais il n'y a dans la loi juive que ce seul passage, assez obscur par lui-même, qui ait été interprété dans ce sens, et cela par un rabbin moderne qui n'a d'autre autorité que celle d'une vaste science talmudique et d'un ingénieux tour d'esprit. Cependant comme les Hébreux ne nous ont transmis que des chants religieux, il est à croire qu'ils n'en possédèrent pas d'autres, d'ailleurs nous n'avons aucune notice de leur système musical; il paraît seulement, par ce que l'Écriture rapporte de Josué, de Gédéon, de David, de Salomon, etc., que le tambourin, la trompette et surtout la cythare ou harpe étaient chez eux d'un usage commun, ce dernier instrument surtout était en grand honneur; il servait à accompagner les cantiques, et l'imagination des Israélites avait prêté aux anges des harpes ou psaltériens d'or pour célébrer les louanges du Seigneur. Il est probable, pourtant, qu'ils empruntèrent une partie de leur science harmonique aux Égyptiens dont le caractère religieux et mystique convenait si bien au peuple choisi de Dieu. Les Mèdes s'adonnaient de bonne heure aux jouissances de la musique, et en communiquèrent le goût aux Perses leurs vainqueurs, qui la considéraient d'abord comme une chose dangereuse et la cause principale de la mollesse, cependant ils y firent de tels progrès que l'amour de cet art dégénéra chez eux en passion frénétique. *Athénée*, *Quinte-Curce*, *Suidas* et d'autres auteurs rapportent qu'ils ne l'employèrent pas seulement à augmenter les attraits de la danse, les charmes de la poésie, mais qu'ils le cultivèrent comme un art à part; le voyageur Chardin prétend que les instruments et le système musical des Persans modernes sont les mêmes que ceux qui leur ont été légués par leurs ancêtres de l'antiquité la plus reculée. Ils communiquèrent leur art aux Arabes qui le portèrent bientôt au plus haut point de perfection sous les califes; pendant ce temps de poétique enfance de la civilisation mauresque, la musique eut véritablement son âge d'or. Les musiciens étaient alors de grands personnages et la plupart des grands étaient musiciens.

On lit dans le *Dictionnaire de musique* de Lichtenthal que : « Haroun al-Raschid le grand prit pour ami et confident le plus fameux joueur de luth de l'Arabie. Abougarfar l'Abasside composa lui-même plusieurs morceaux de musique qui se chantent encore aujourd'hui chez les Arabes et les Persans et sont leurs mélodies favorites. Le calife Abunassar Mohammed qui était en même temps poète, philosophe, philologue et physicien, obtint avec justice le nom d'Orphée des Arabes. L'exemple des souverains, leur amour pour les sciences, les récompenses qu'ils accordaient aux artistes, en firent naître bientôt en Perse. La langue, mêlée de mots et de phrases arabes, acquit une douceur toute particulière; les poètes persans luttèrent avec les poètes arabes; beaucoup, la plus grande partie même, étaient à la fois joueurs d'instruments et compositeurs de musique. La poésie persane est lyrique dans la véritable acception du mot; leurs odes (*gassels*) sont toujours accompagnées par une espèce de harpe (*chenk*), et chantées par les charlatans (*mutref*), dans les maisons ou sur les places publiques. Si donc la poésie et la musique persanes ont été perfectionnées par les Arabes, ceux-ci en revanche ont formé leur système musical en Perse et ont même donné à leurs gammes des noms de provinces et de villes persanes. »

Enfin, la musique est devenue la langue universelle, et grâce aux importants travaux de Guy d'Arezzo et de ses continuateurs, elle est maintenant la seule comprise universellement, et la seule universellement lue; Meyerbeer, Berlioz, Rossini, Bellini, et tous nos grands maîtres parlent une langue que comprennent les Allemands comme les Français, les Anglais comme les Italiens, et les Russes; une langue sublime qui trouve des échos dans tous les cœurs, des interprètes dans tous les sentiments; la musique, en un mot, est devenue le lien indestructible des nations modernes; son essor est immense, de partout elle pénètre dans les masses qui en apprécient chaque jour davantage les beautés et les bienfaits. Trois peuples, surtout les Allemands, les Italiens et les Français se sont mis à la tête du progrès musical; tous les trois ont produit de merveilleux chefs-d'œuvre, tous les trois ont donné naissance à des prodiges de génie, tous les trois enfin se disputent la palme qui bientôt sera décernée pour les avantages moraux qu'ils en auront su tirer. La musique est devenue un unique besoin, une passion générale; les uns doivent cette passion à la nature, les autres à l'éducation. Les Français la doivent à toutes deux; c'est pourquoi ils ont mis de leur côté le bon goût et l'élégance. Mais ici peut s'établir clairement la différence qui existe entre les biens accordés à la nature et ceux acquis par l'éducation et le travail; ici la musique montre ses bienfaits dans toute leur étendue, et prouve combien son étude peut servir au progrès de la morale et de la civilisation. Il existe en effet entre les Allemands et les Italiens une notable diversité de caractère et de mœurs. Ceux-ci sont paresseux, vindicatifs, jaloux, haineux, faux; ils se plaisent au bruit et ils traitent mélancoliquement leur nonchalante existence sous le ciel de leur climat, oubliant dans une coupable apathie les magnifiques souvenirs de leur gloire déchue et de leur liberté passée. La nature les a comblés de tous ses biens; ils naissent musiciens, et ils ont poussé l'amour de cet art jusqu'à la frénésie, qui leur fait violer les plus saintes lois divines et humaines, et mutiler un homme pour augmenter d'un degré leur curieuse avidité des jouissances harmoniques. Les Allemands, au contraire, ne doivent à la nature que la vie; elle semble leur avoir refusé ses autres biens; cependant l'Allemand est actif et laborieux, il vit heureux du travail de ses mains; ce dont l'ingrate nature l'a privé, il l'a demandé à l'éducation qui lui a accordé tous ses dons, et la musique est venue mettre le comble à ses bienfaits.

Elle a été pour lui un soutien et une consolatrice; elle l'a soulagé dans son rude labeur; elle lui a inspiré des sentimens élevés et l'amour de l'ordre; elle l'a rendu sage et prudent; formant son unique jouissance, elle ne lui a caché aucun de ses attraits, et, amant heureux, il en jouit avec calme et modération. Il ne s'est pas montré ingrat, car il en a fait sa compagne inséparable; on l'enseigne, en effet, dans les écoles; l'étude en est ordonnée par la loi, comme moyen de développer le goût et le sentiment du beau; un maître d'école ne peut exercer s'il n'est aussi musicien; chaque soldat apprend aussi la musique, et rien n'est beau comme d'entendre des régimens entiers chanter en se rendant à la manœuvre; toutes ces voix graves qui conservent toujours un admirable accord et qui s'élèvent ensemble sur des modulations animées pour soulager le corps d'une marche fatigante, est le plus bel hommage rendu à la musique acquise par l'éducation. Aussi, ne peut-on mieux terminer le parallèle que nous avons tenté d'établir entre les Allemands et les Italiens que par ceci : « On dit la *vendetta italienne* et l'*hospitalité allemande*. » En Italie, la musique sert au développement des passions, en Allemagne, elle les comprime; les visages italiens se rembrunissent et s'effarouchent lorsqu'on vient les surprendre dans leurs exercices harmoniques dont ils sont si jaloux; en Allemagne, il est un proverbe qui dit : *Wo man singt, find man immer fräude* (partout où l'on chante on est sûr de trouver toujours des amis). Certes, c'est là le plus beau triomphe de l'éducation.

En France, la musique n'est point arrivée encore à cette popularité, quelques efforts qui s'en sont tentés. C'est qu'il faut de la patience pour l'étude de la musique qui est longue et difficile, et en France on n'est pas patient. L'esprit saute vite, mais il oublie plus rapidement encore; les Français polissent et perfectionnent; ils inventent peu, et la musique se verrait réduite à un petit nombre d'adeptes courageux sans le dévouement de quelques hommes véritablement philanthropes, qui ont pris à tâche d'être les apôtres de cette nouvelle foi. MM. Mainzer, Wentzel, Berliner de Strasbourg, cet ingénieux calligraphe, qui a trouvé le moyen d'enseigner simultanément l'écriture et les principes de la musique, ont des droits à la reconnaissance du pays. Mais voici venir le principal et le mieux méritant de tous, à coup sûr, M. Ed. Jue, qui depuis quinze ans se livre à de laborieuses investigations et qui a trouvé enfin le moyen de couper le nœud gordien de l'étude musicale; c'est à dire de lire facilement les notes, difficulté contre laquelle avaient échoué tous les efforts. Et cependant rien n'était plus simple que de les vaincre; c'était l'histoire de l'auf de Christophe Colomb. De quoi s'agissait-il en effet? de pouvoir distinguer facilement les divers tons et les différentes notes dont la valeur se charge à tout instant par la multitude des signes qui obscurcissent l'étude graphique de la musique. Eh! quoi de plus facile, s'est écrié M. Jue! il ne faut que modifier la forme des no-

(1) Chez Hachette, libraire de l'Université, rue Pierre-Sarrasin, n° 12. — Colombier, marchand de musique, rue Vivienne, n° 6.

tes selon leur degré gammique! L'intelligent professeur se mit aussitôt à donner aux sept notes sept figures différentes, et la difficulté fut vaincue. L'invention de M. Edouard Jue est d'une grande importance, et son influence sur les destinées de la musique sera immense et durable. La monogammie dispense désormais l'élève de s'occuper des difficultés des clefs, ni des accords dont elles sont armées, la transposition en ut étant écrite dans la forme des signes, de sorte que quelque soit le ton, la clef et la position des notes, elles conservent toujours le nom qui leur est attribué pour la gamme naturelle. Voilà donc bien des peines et du temps épargnés; voilà les abords de la musique déblayés des effrayantes difficultés qui rebattaient les commençants, qui ne devenaient un peu musiciens qu'en vertu du proverbe : *Opus fit faber* (à force de forger on devient forgeron). Et la musique se lira désormais comme un livre ordinaire. La monogammie de M. Ed. Jue met les élèves sur la voie, elle leur guide à travers le dédale des gammes, qu'elle ramène toutes à un type unique; elle écarte les clefs, les dièses et les bémols, dont elle ne sait que faire; fière de sa force et de sa puissance, elle marche seule, sans appui, et parvient au but plus facilement. La lecture qui avec la richesse et l'intonation forme les plus graves difficultés de l'étude de la musique, est par la notation actuelle, un obstacle des plus graves à la franchise et à la netteté de l'intonation, et par suite au développement du sentiment de la propriété des sons à cause du temps que met l'élève à trouver le nom des notes. La monogammie pare à tous ces désavantages; elle rend la lecture extrêmement facile; elle donne, pour ainsi dire, une couleur aux propriétés; elle vient au secours de la paresse; elle finira par rendre inutile pour les choristes l'usage de la serinette qui les instruit comme un instruit des automates. C'est donc une sérieuse invention, dont l'application peut produire d'immenses et bienfaisants effets.

M. Jue n'a pas manqué le total accomplissement de sa tâche; inventeur d'une méthode, il voulut la propager, et c'est à quoi il travaille depuis longues années avec la persévérance et le courage de la conviction. Aidé dans son œuvre charitable par une société philanthropique qui s'est instituée à cet unique effet, et qui, contrairement à tant d'autres compagnies, produit le bien sans bruit, sans parler; le savant professeur a ouvert des cours publics gratuits où il enseigne et développe sa méthode, et forme dans l'espace de six mois, des élèves dont les progrès étonneraient les plus sceptiques et les plus incrédules. C'est faire un noble usage de ses facultés que de les faire concourir ainsi au bien et à l'amélioration des masses, et en faire profiter surtout les classes pauvres et ouvrières, est-il une œuvre plus méritoire que celle-ci? Nous avons assisté nous-même à ces cours publics, et nous avons été aussi étonné qu'édifié de cette intelligence, de cette assiduité, de cette attention, de cette respectueuse et reconnaissante déférence pour la parole du maître, déployées par plus d'un millier d'élèves de tout âge et de tout rang, de tout sexe et de toute classe, et de l'exécution simple, claire et facile, de la patience et de la science du dévoué professeur. Déjà le nombre de

ses auditeurs est devenu trop grand pour les vastes salles qu'occupait un enseignement, et il s'est vu forcé d'ouvrir plusieurs cours à la fois dans différents quartiers de la capitale, où il suffit de se faire inscrire pour obtenir une carte d'entrée entièrement gratuite. M. Jue ne demande pas à ses élèves que six mois d'études sérieuses pour leur enseigner en 48 leçons d'une heure et demie à déchiffrer seuls, sans maître et sans instruments toute espèce de musique. Nous avons entendu faire à ces élèves des exercices vraiment extraordinaires après cinq ou six leçons seulement; et il est difficile d'imaginer l'ensemble et la finesse d'intonation que possèdent toutes ces voix dont beaucoup renferment des richesses ignorées jusqu'à présent, et qui étonneront bien lorsqu'elles se seront développées et fait connaître. Les cours de M. Ed. Jue sont destinés à satisfaire avantageusement, en fait de choriste, à tous les besoins lyriques de la France, et à produire d'excellents musiciens qui feront honneur au maître et au pays. Cependant M. Jue n'aurait accompli sa tâche qu'à moitié, s'il n'avait consigné, dans un livre de facile intelligence, les principes de sa méthode pour la répandre partout. Maintenant, surtout, qu'un arrêté de M. le ministre de l'instruction publique vient de reconnaître et de consacrer l'importance de la musique en en prescrivant l'étude dans tous les établissements de l'Université, la publication du livre que nous recommandons aujourd'hui au public était pour M. Jue un impérieux devoir; car le moment est venu de ne plus faire jouer Paris seul de sa précieuse invention, et bientôt son excellent ouvrage sera entre les mains de tous les chefs d'institutions, de tous les pères de famille, de tous les jeunes gens laborieux, de toutes les personnes avides de science et besogneuses de moyens d'utile récréation.

M. Jue a développé dans ce livre, qui en est déjà à sa deuxième édition, tous les secrets de sa méthode; l'exposition en est simple, toute intelligence peut la comprendre, et c'est ce qui fera principalement le succès de l'ouvrage, qui est véritablement à la portée de tout le monde. Le premier venu n'a qu'à ouvrir la *Musique apprise sans maître* et au bout de quelque temps, avec un travail opiniâtre et assidu, ils parviendront facilement à déchiffrer et à comprendre la musique. Ceci est précieux surtout pour les institutions et les familles nombreuses auxquelles la fortune ne permet pas de grands sacrifices pour l'éducation des enfants, les maîtres trouveront, dans cet utile livre, tous les renseignements nécessaires pour la direction des concerts les plus nombreux; M. Jue n'emploie pas, dans les siens, d'autres moyens que ceux qu'il y consigne, et il y conduit 11 à 1200 élèves avec plus de facilité qu'il n'en conduirait un seul.

Les amateurs qui ne trouveraient point dans leur localité un maître qui se chargeât de la direction d'un cours, peuvent se réunir à plusieurs et se passer de professeur. Déjà dans différentes petites villes de France, il s'est formé des réunions de cette espèce, et le succès a dépassé leurs espérances.

Voilà le bien que produit et que peut produire l'excellent ouvrage de M. Ed. Jue, qui nous paraît digne d'obtenir un encouragement du gouvernement.

La BELLE AU BOIS DORMANT, par Arsène Houssaye, 2 vol. in-8, prix : 13 fr., paraîtra le 10 du courant chez l'éditeur Werdet, 18, rue des Marais-Saint-Germain.

La lettre suivante a été adressée à M. Paul Gage, pharmacien à Paris. Nous en livrons avec plaisir le contenu à l'appréciation de tous les médecins, et à celle des personnes que la vérité des assertions qu'elle renferme peut intéresser.

Châtillon-les-Dombes, 31 juillet 1838.

M. Paul Gage, pharmacien, à Paris.

Nos dames hospitalières ont débité le Sirop de Mou de veau que vous leur avez adressé; depuis quelques jours elles s'en trouvent dépourvues.

La Pâte à eu aussi un débit rapide. L'usage de l'un et l'autre remède, chez toutes les personnes atteintes d'affections propres à en réclamer l'emploi, a constamment produit un prompt guérison ou soulagement remarquable.

Votre préparation, dont vous n'avez jamais fait un secret, constitue un remède d'une efficacité incontestable, dont l'usage, toutes les fois qu'il sera appliqué à propos, procurera constamment, même dans les maladies incurables, un soulagement notable. C'est un véritable service rendu à la médecine agissante, et je ne doute pas, que plus amplement connues, ces deux excellentes préparations ne finissent par l'emporter sur cette foule de prétendus spécifiques que le charlatanisme parisien répand avec tant de profusion dans nos provinces, et qui sont plutôt le résultat d'un vil amour du gain que de l'amour du bien public.

Je viens donc, Monsieur, vous prier, au reçu de la présente, de faire un nouvel envoi de, etc.

FOURRIÈRE, doct.-médecin en chef de l'Hôtel-Dieu.

— Le bal-concert du Commerce, dirigé par M. Perset, ouvert dimanche dernier, passage du Saumon, salon de l'Athénée, a été inauguré de la façon la plus brillante.

Cet établissement avait réuni tout ce que la mode et le bon goût comptent d'amateurs parmi les jeunes gens de la capitale. Un habile orchestre, composé de 30 musiciens, sous la direction de M. Fischer, a exécuté les walses, les quadrilles et les symphonies les plus en vogue, et de manière à mériter les applaudissements des nombreux amateurs, qui s'étaient là donné rendez-vous.

Une négligence d'imprimeur nous met dans la nécessité de rappeler au public que le bal-concert du Commerce aura lieu les dimanche, lundi et jeudi de chaque semaine, pendant toute la durée de l'hiver.

C'est véritablement une bonne fortune pour les amateurs de la musique et de la danse, que cette heureuse innovation.

FURNE ET C. LIBRAIRES,
Rue St-André-des-Arts, 53.

PUBLICATION TERMINÉE.

H. FOURNIER, LIBRAIRE,
Rue de Seine, 16.

VOYAGES DE GULLIVER ILLUSTRÉS PAR GRANDVILLE,

TRADUCTION NOUVELLE, avec une Notice par WALTER SCOTT. — 2 beaux vol. in-8, ornés de 400 gravures sur bois dans le texte. Prix: 18 fr.

SÉCURITÉ DU COMMERCE. — BREVET D'INVENTION. PRESSE AUTO-ZINCO-GRAPHIQUE.

Au moyen de cette presse, chacun peut aisément reproduire jusqu'à mille copies d'un écrit tracé à la plume. Les copies s'obtiennent sur une planche en métal, et sont d'une perfection qui ne laisse rien à désirer. Les prix sont de 120, 150 et 170 francs. On trouve à la même fabrique les PRESSES A TIMBRE SEC de toutes dimensions, PRESSES A COPIER dans les formes les plus nouvelles et les plus variées. On se charge également de toute espèce de gravure. M. POISSON, ingénieur-mécanicien, rue du Faubourg-St-Martin, 35, ci-devant même rue, 19. — Les lettres non affranchies ne sont pas reçues.

BORSES. — PARIS, 7 novembre. — Une forte tendance à la baisse s'était manifestée à l'ouverture du matin. On y avait commencé par offrir à 81 fr. 1/2. Ce cours y avait ensuite été demandé, mais on n'avait pas dépassé ce prix. Premier cours au parquet, 81 fr. 50, bientôt après 80 fr. la cote se déplaçant en état de hausse, elle est arrivée graduellement à 82 fr., et a fermé au parquet à 81 fr. 95. On a vu au cours de clôture d'hier, dans la cote, après 5 h. 1/2, 82 fr. 1/2. C'est toujours au découvert qu'on peut attribuer cette amélioration, dans laquelle il se trouve secondé par les spéculateurs à la hausse, naturellement portés à profiter des circonstances. Ajoutez à cela que la Caisse des dépôts et consignations continue ses achats à raison de 200,000 fr. par jour. Le 5 0/0, fin courant, ferme 20 c. plus haut qu'hier. Au comptant, le 5 et le 3 sont remontés de 5 c. seulement; les Obligations de la ville, de 2 fr. 50; la Banque, comme hier; 4 1/2 et 4 0/0, sans cours.

FONDS PUBLICS.	1 ^{er} cours.	Plus haut.	Plus bas.	2 nd cours.	Clôt. préc.	VALEURS. — fin du mois.	fin prochain.
5 0/0 J ^r Cl.	110 30	110 50	110 30	110 45	110 40	dt. 1. ...	110 30
5 1/2 J ^r Cl.	110 10	110 60	110 10	110 50	110 40	dt. 1/2. ...	110 10
5 1/2 J ^r Cl.	81 30	81 50	81 30	81 40	81 35	dt. 1. ...	81 30
2 1/2 J ^r Cl.	81 15	81 35	81 15	81 25	81 20	dt. 1/2. ...	81 15
Nap ^l J ^r Cl.	101 90	102 ...	101 90	101 95	101 90	dt. 1. ...	101 90
Juill. f.c.	102 ...	102 ...	102 ...	102 ...	101 80	dt. 1/2. ...	102 ...
REPORTS.	Du compt. à fin du m. 5 0/0 05 ... 3 0/0 p. ... R. de M. ...						
	D'un mois à l'autre... 25 ...						
4 1/2 0/0 J ^r Compt.	ESPAGNE. Dette aut.	18 ...	PRUSSE. Empr.	...
22 sept. fin c...	— Différ.	x 1/2	AUTRICHE métall.	...
4 0/0 J ^r du Compt.	— Passiv.	x 1/2	— Lots.	335 ...
22 sept. fin c...	— Act. diff.	x 1/2	PRIMORY. Empr.	1065 ...
B. du Trés.	BELGIE. Emprunt.	102 3/4	Et. Rom. Empr.	101 ...
Bu ^e de Fr. Compt.	2695	— fin c.	...	— Banque.	...
J ^r juill. fin c...	— Banque.	1450 ...	POLOGNE.
R ^e de la V. Compt.	— fin c.	1437 50	— ...	30 ...
J ^r juill. fin c...	— Soc. gén.	...	—
Oblig. du Compt.	1150	— rém.	...	—
J ^r juill. fin c...	— 3 0/0 helv.	...	HOLLAND. 2 1/2 0/0.	...
	dt. fin c.	74 30	HAB. ...	400 ...